

prépare. Le 16, il se vante que le repos de la journée n'a été qu'une *affaire de température*, et que, sans un froid de douze degrés, la France pour la troisième fois se fût délivrée de ses rois. Plus tard, il livre aux méditations de ses lecteurs ce singulier invitoire : *Lorsque la Providence, dans sa bonté, aura appelé à elle trois ou quatre têtes couronnées...* Étonnez-vous, après cela, que de misérables dupes s'imaginent entrer dans les vues de la Providence en tirant sur Louis-Philippe, et en faisant de la délivrance du pays une affaire d'assassinat ! Mais, le coup manqué, *le National* s'indigne tout à la fois et contre les régicides (à cause de leur maladresse, sans doute), et contre les ministres qui osent soupçonner sa vertu. Il se plaint que le gouvernement n'envoie pas aux armées, *à la mort, à la gloire*, les Barbès et les Alibaud ; il se répand en malédictions contre les communistes, dont les théories, selon lui, font les Darmès et les Quénisset ; il accuse le pouvoir de laisser le peuple sans religion et sans principes, livré aux jouissances matérielles et au culte du veau d'or. Et c'est lui dont le plus fameux rédacteur, Carrel, a laissé pour testament de mort une profession de foi matérialiste et athée.

Admirez la moralité des ambitieux et des lâches, la moralité du *National*.

Le National rêve l'abandon de l'Algérie. Dans une série d'articles sur l'Afrique (numéros des 1^{er}, 4, 16 et 22 juin 1841), il a développé la thèse suivante :

Que ni la colonisation par les soldats, ni celle par les Européens concurremment avec les indigènes, ni celle par les Européens seuls, ne conviennent aux intérêts de la France ;

Que la nature du climat africain, contraire au tempérament et aux habitudes des hommes d'Europe ; les difficultés du défrichement, l'énormité des frais d'installation et d'entretien comparativement à l'exiguïté des produits ; l'hostilité naturelle entre les Arabes et les Français, la répugnance des deux races à se croiser (bien que toutes

deux soient d'origine caucasique), ne permettent pas aux colons d'espérer un établissement durable ;

Que le meilleur mode de profiter de notre conquête, le seul dont nous puissions faire usage, c'est d'empêcher qu'aucun Européen s'établisse en Algérie ; d'entretenir une force militaire suffisante pour imposer aux Arabes et les contraindre au tribut ; de veiller par des règlements sur la police, l'industrie et l'agriculture, à ce que ce tribut soit le plus fort possible.

« La conclusion, dit-il, c'est qu'il faut coloniser, cultiver par l'indigène, à l'exclusion de tout Européen propriétaire ou aspirant à le devenir. »

Puis il cite l'Angleterre :

« Le système de colonisation par les indigènes est appliqué dans l'Inde par les Anglais. Là, il est défendu aux citoyens de la Grande-Bretagne d'acquérir des propriétés foncières ; là quelque 30,000 soldats européens maintiennent dans l'obéissance 90 millions d'indigènes, répartis dans des contrées immenses et tributaires de la mère patrie. »

Ainsi *le National* ne veut pas que l'Algérie devienne pour la colonisation une France nouvelle, parce que cette France pourrait échapper un jour au despotisme militaire de la métropole ; il ne veut pas que la Méditerranée soit un lac français ; il ne veut pas que l'Afrique, qui semble nous avoir été réservée comme la partie du monde la plus difficile et la plus périlleuse, devienne la terre de nos missions civilisatrices, la création de notre patience et de notre industrie. *Le National* veut que nous exploitions les Arabes comme les Anglais exploitent les Hindous, que nous les fassions travailler, qu'ils soient nos esclaves.

Donc, suivant *le National*, il faut arrêter le passage des colons en Algérie, il faut empêcher que la population franque déjà fixée sur le sol africain et devenue propriétaire ne se multiplie, il faut lui donner le désir et le besoin de revenir en France, et la remplacer au plus tôt

par des Bédouins, des Marocains, des Kabiles, des nègres, etc.

Mais si les indigènes, las d'être exploités et de servir, conspirent contre les Français; s'ils deviennent assez nombreux pour essayer de la révolte, s'ils se procurent des armes; s'ils appellent à leur secours les Anglais et les Russes?... Alors on procédera par les exécutions militaires, les fusillades en masse, l'incendie et le pillage; alors nos soldats auront une occasion de faire campagne, et nous un prétexte de déclarer la guerre. Et puis, quand nos armes éprouveraient un échec, quand nous serions forcés d'évacuer cette terre de lions et de serpents, n'avons-nous pas sous les yeux l'exemple de Moscou? L'Anglais ne trouverait après nous qu'un pays désolé, couvert de sang et de ruines.

Prosternez-vous devant le génie civilisateur des tyrans, devant le socialisme du *National*.

Enfin *le National* poursuit de tous ses efforts l'asservissement de la presse: ce fait est si notoire, qu'il est presque superflu d'en rapporter les preuves.

Quelle est la cause de la mort de Carrel? la haine de la publicité à bon marché, l'amour du monopole. Et qu'on ne dise pas que ce héros du journalisme prétendu républicain ne luttait que contre l'envahissement des feuilles ministérielles; car qui l'empêchait d'imiter *la Presse* et *le Siècle*, de diminuer de moitié le prix de son journal? On parlait d'affranchir de l'impôt du timbre *le Moniteur* et quelques autres: il fallait demander cet affranchissement pour tous; on proposait d'allouer des fonds pour des publications populaires: il fallait faire appel aux bourses patriotes, afin de contre-balancer l'influence du ministère. Mais Carrel et ses adhérents voulaient le *statu quo*, sauf peut-être l'extension du droit d'insolence, qu'ils s'arrogeaient exclusivement.

Un jugement de la cour de cassation ordonne aux journalistes d'insérer les réponses aux attaques personnelles qu'ils se permettraient contre les citoyens: *le National*

crie (plus haut que ses confrères, car il est plus ami du privilège de calomnier et de médire) que la cour de cassation est vendue au pouvoir, et que la législation de septembre tue la liberté.

Il s'inféode les écrivains radicaux et les publications populaires: c'est ainsi qu'il tient en laisse la plupart des journaux indépendants de province, pour quelques méchantes citations et quelques fournitures de pacotille; qu'il s'est assimilé *le Journal du Peuple*, aussi déclamatoire aujourd'hui, aussi dépourvu d'idées que son patron; qu'il a infecté de son souffle le petit journal *l'Atelier*, dont les rédacteurs néochrétiens s'étaient d'abord prononcés pour l'égalité, et depuis, sur les réprimandes du *National*, se sont déclarés franchement propriétaires.

Ceux qu'il ne peut séduire et s'affilier, il les intimide. Le rédacteur du *Populaire*, M. Cabet, s'écrie un jour que *le National* perd la France par son engouement pour les bastilles; il offre de le prouver dans une conférence publique. Vous croyez que la feuille républicaine va répondre: oh! que non; cela est bon pour des communistes. Un émissaire du *National* vient porter un défi à l'écrivain patriote, qui refuse avec dédain, aux applaudissements de vingt mille ouvriers.—Une autre fois un journaliste de province, radical autant qu'homme du monde, exprime un doute sur le patriotisme du *National*. Un des frères servants du Parisien court aussitôt exiger de ce douteur malencontreux une rétractation en bonne forme, ou le mettre à la raison. Et quelques jours après, *le National* annonce que le journal de *** (j'ai oublié le nom) n'a jamais cessé de professer pour sa rédaction la plus haute estime et de marcher avec lui. J'aime ces façons militaires; cela coûte moins aux *crânes* que la dialectique, et réussit mieux. Un homme vous contredit ou vous accuse? On lui dépêche un, deux, trois, quatre ferrailleurs; et s'il ne met les pouces, on le tue.

Laissez passer la justice des assassins, la justice du *National!*

Non, je ne crois plus à l'authenticité de ces *lettres* contemporaines ; je crois à la lâcheté et à la trahison de ces orateurs et journalistes, qui tous ont fait semblant d'y ajouter foi, et dont pas un n'a eu le courage de dire à la France : Je proteste que Louis-Philippe est un traître ; je demande que cet homme soit mis en jugement ¹.

Un gouvernement militaire, c'est-à-dire l'état de siège à perpétuité, le silence imposé à l'opinion, l'exploitation des Arabes, et par une conséquence inévitable la désertion de l'Algérie : voilà donc en définitive dans quel ordre d'idées se meut la pensée du *National*, voilà le but qu'il poursuit de toute l'énergie de sa volonté, de toute la puissance de sa voix ! C'est pour cela qu'il endoctrine ou intimide la presse provinciale, pour cela qu'il exploite et s'asservit les plus belles intelligences du pays, un Arago et un Lamennais², pour cela qu'il commande l'abnégation la plus absolue à ceux qu'il domine³, pour cela qu'il ou-

¹ Dans la théorie même de l'inviolabilité royale, la Chambre, et par conséquent chaque député individuellement, avait droit de proposer la suspension de Louis-Philippe et de demander une enquête, afin, s'il était reconnu coupable, de pourvoir à son remplacement. Chacun sait que l'inviolabilité ne s'étend qu'aux actes officiels et contre-signés des ministres ; mais si le roi meurt, abdique, appelle l'ennemi, rompt, d'une manière quelconque, le pacte social, ses restes ou sa personne rentrent dans le droit commun, en même temps que l'inviolabilité passe à son successeur.

² La brochure pour laquelle M. Lamennais a fait un an de prison était une compilation d'articles du *National* auxquels l'illustre écrivain eut la faiblesse d'ajouter quelques phrases de sa façon, et d'apposer sa signature.

Chacun sait l'usage que le *National* a fait d'une opinion, plutôt hypothétique qu'absolue, de M. Arago, dans l'affaire des fortifications.

³ On vient d'en avoir un exemple dans la condamnation de Dupoty. Dupoty, je n'en fais aucun doute, était étranger au crime de Quénisset, et pouvait sortir de l'accusation avec honneur en acceptant sa position d'inculpé et en présentant une défense appropriée à sa situation. Mais le *National* tenait à faire intervenir la presse dans cette affaire ; au lieu de se défendre, Dupoty parla pour ses confrères qui n'étaient point en cause, et, victime de leur égoïsme, après avoir entassé maladresse sur maladresse, l'infortuné journaliste fut condamné.

Un autre enseignement, également relatif à la presse, résulte du procès de Quénisset. Si la fameuse loi de disjonction avait été adoptée, il eût été possible de soustraire Dupoty à la juridiction de la cour des pairs, et de le faire traduire devant un jury, qui probablement l'eût acquitté. En fai-

trage ceux dont la raison dédaigne son fanatisme imbécile, pour cela que depuis huit ans il promène sur la France l'inquiétude et l'effroi. Et c'est pour cela que je retiendrais ma plume, et prostituerais ma franchise !... Non, non, j'aime la publicité, plutôt pour mes idées que pour moi-même ; mais j'attendrai dix ans, s'il faut, un lecteur, avant que je l'achète de la presse radicale au prix de mon devoir et de mon indépendance.

Quand je me représente cette machine qu'on appelle un *journal*, et que je songe à tout le bien qu'elle peut faire, et au mal qu'elle fait presque toujours, je ne sais quoi l'emporte en mon âme de la colère ou du dégoût. Figurez-vous un porte-voix immense, ayant son embouchure dans le sombre bureau d'une imprimerie, et se faisant entendre de plus loin que les signaux du télégraphe ne peuvent être aperçus. C'est par là que des crieurs ayant brevet et privilège répandent au loin les vraies et les fausses nouvelles ; c'est par ce tube gigantesque qu'à notre grand dommage, mais au grand profit des crieurs, pleuvent sur nous chaque jour les invectives, les mensonges, les calomnies, les faits déguisés, mutilés ou malignement interprétés, les comptes rendus infidèles, les *premiers-Paris* anarchiques, les inventions de la correspondance, les injures de la réclame, et les obscénités de l'annonce.

Lorsque le quadrupède immonde que les Orientaux proscrivent de leurs tables cherche dans la fange son infecte pâture, tout passe entre ses mâchoires affamées, les excréments d'animaux, les débris de cadavres, les résidus empestés, la vase gluante : le palais de la bête sait choisir ce qui lui plaît ; le reste est rejeté par l'animal goulé. Voilà l'image de la fabrique à journaux : l'or que cherchent les crieurs à travers leurs impuretés

sant cette observation, je n'ai nullement pour objet de défendre pas plus que d'attaquer la loi de disjonction ; il y a trop à dire sur cette matière, et tout n'a pas été dit encore. Mais il est utile de rappeler ces coups de fortune à une époque où la bonne foi est si rare dans les discussions politiques, autant chez ceux qui rejettent que chez ceux qui proposent.

quotidiennes tombe au fond de la machine; le noir torrent déborde et roule sur le public.

C'est surtout dans les questions de haute politique et de sociabilité qu'il y a plaisir à les entendre. Écoutez *le National* : il crie à faire trembler les quatre-vingt-six départements : *La réforme électorale, la réforme électorale!* — C'est bien, lui dit-on, nous la voulons aussi. Voilà qui est résolu : nous sommes tous électeurs. A présent, si l'on te nommait président de la République, que ferais-tu? Parle, parle, monstre! *A bas les niveleurs! à bas les communistes! à bas l'égalité!* (Il chante:) *Allons, enfants de la patrie...* — Quoi! tu ne veux pas de l'égalité; que demandes-tu donc? — *La souveraineté du peuple, la réforme électorale!* — Et après? répons, hurleur! — *Procureur du roi, saisissez les communistes, les phalanstériens, les égalitaires...*

Ah! monseigneur *le National* s'est fait mouchard! une agence de délation et de provocation est établie rue Lepelletier n° 3. C'est là qu'on joue à la révolution avec le sang des malheureux dont le funeste égarement vient compromettre chaque année le triomphe de la réforme, et prolonger la vie du système. Essayons, disent les conspirateurs cachés dans l'ombre, essayons d'une émeute; il n'en coûtera que quelques prolétaires : *Faciamus experimentum in animâ vili.*

Communistes, égalitaires, vous tous patriotes de cœur et d'intelligence, jusqu'à quand serez-vous abusés par ces tartufes politiques, espions sortis de la bande de Héron et de Fouché, singes des Brutus et des Robespierre? Ne pouvez-vous un instant secouer vos préjugés funestes, et prêter l'oreille aux leçons de l'expérience, quelle que soit la bouche qui les exprime? Plus de sociétés secrètes : qu'y avez-vous appris qui ne se trouve démontré cent fois mieux dans une foule d'ouvrages spéciaux, et qui ne se dise dans les rues et les carrefours? Les ténèbres sont un méchant moyen de propagande, et si jusqu'à ce jour vous avez rencontré tant d'obstacles, c'est que vous ne vous

étiez pas fait connaître. Conspirez à la face du soleil, et bientôt les peuples, juges de vos intentions comme de vos doctrines, se joindront à vous, et vous n'aurez plus à craindre ni délateurs ni faux frères. Plus d'insurrection; car, quel argument que celui-ci, je vous prie : Des *oisifs*, qui se croient en droit, nous exploitent; un gouvernement, qui ne se comprend pas lui-même, les appuie; donc, au lieu d'envoyer assignation aux exploités et d'adresser des remontrances au pouvoir, il faut tuer les uns et détruire l'autre? Souvenez-vous que toute insurrection est un jugement de chambre ardente, comme toute réaction est un appel du mal jugé. L'ordre social ne se crée que par des démonstrations je veux dire, des institutions successives, dont il est impossible d'intervertir ou de mutiler la série. Ou plutôt, la société ressemble à un immense tribunal, devant lequel chaque partie est admise à tour de rôle à faire valoir ses témoignages : prétendre en exclure un seul, c'est faire violence à la justice, et entacher d'erreur l'arrêt qui doit suivre. Ainsi, en 89, il était nécessaire qu'à la monarchie absolue succédât pour un temps la monarchie représentative : mais une longue perturbation ayant arrêté le développement normal de cette forme politique, une première fois après vingt-cinq ans, il fallut y revenir; puis, les nobles et le clergé ayant prétendu l'exploiter à leur profit, force fut encore, en 1830, de renouveler l'expérience. Ce furent quarante années de perdues. Maintenant que le système de monarchie représentative tire à sa fin, c'est le tour d'une démocratie propriétaire, incohérente, querelleuse, habillarde, *conquérante* ou *conquise*, à ceci point de milieu. *Conquérante*, la démocratie périra par dissolution; *conquise*, par mort violente. Détruisez le gouvernement actuel, et au lieu de cette égalité à laquelle vos cœurs généreux aspirent, vous n'obtiendrez qu'une répétition de la république conventionnelle ou directoriale, interrompue violemment elle-même, il y a quarante-quatre ans, au 18 brumaire. Et comme tout gouvernement veut se maintenir et se croit légitime, vous

rèncoutrerez de nouvelles résistances, plus impitoyables encore et plus acharnées; de sorte qu'après avoir échappé aux balles dynastiques, vous tomberez sous les balles républicaines. Il faut que les destins s'accomplissent. L'ordre à venir ne peut être que le résultat d'une vaste composition d'éléments simples mais hétérogènes : or, tant que l'humanité obéit à son impulsion instinctive, ou comme l'on dit aujourd'hui, providentielle, ces éléments se poussent et viennent l'un après l'autre se fondre dans le creuset. Les agents du progrès, pendant cette orageuse période, sont la guerre, la révolte, l'ambition, l'envie et la haine. Mais l'humanité, comme l'homme, non-seulement est douée d'instinct, mais capable aussi de réflexion et de jugement : or, dès que l'humanité a conscience d'elle-même, elle a le pouvoir d'abrèger ses jours d'épreuve et de réaliser avec connaissance, sans perturbation ni catastrophe, la forme synthétique à laquelle elle est appelée. — Communistes, votre rôle est grand et sublime; vous représentez le plus ancien élément de la synthèse sociale. Aussi pas un législateur, pas un philosophe, pas un socialiste, doué de quelque génie, qui ne vous ait appartenu. Moïse, Pythagore, Minos, Lycurgue, Platon, et une foule d'autres avaient passé par la communauté. Mais, souffrez que je vous le dise, votre existence est dans le passé, non dans l'avenir¹. La commu-

¹ Dans son numéro de décembre 1841, le journal la *Fraternité* a essayé de montrer les *tendances communistes* de la société actuelle, à peu près comme dans mon deuxième mémoire j'avais montré ses *tendances égalitaires*. Mais il est rare que la même preuve puisse s'appliquer à deux thèses différentes. Et d'abord, l'auteur de l'article attribue au principe communiste ce qui appartient à l'égalité ou à l'association proprement dite; puis ses exemples de communauté sont ou ne peut plus malheureux. Ce sont : 1° *l'armée*, la *garde civique*, tout ce qui appartient à la défense nationale. Mais il est évident que toutes ces institutions sont en pleine décadence, qu'elles appartiennent à un autre âge, et doivent disparaître avec la guerre dont elles sont le résultat. — 2° Les *hôpitaux*, *salles d'asile*, tous les établissements de *charité publique*. Mais qui ne voit que tout cela est le produit du mal propriétaire? Quoi de moins social, sous le rapport du droit et de l'hygiène, que les hôpitaux, véritables foyers d'infection; les ateliers de charité, où le travailleur, mal rétribué, n'est pas libre; les salles d'asile, qui témoi-

nauté, pour parler comme les anciens philosophes, est l'élément *passif* ou *féminin* de l'ordre; la propriété en est l'élément *actif* ou *mâle*. Et comme nous voyons aujourd'hui la propriété se dénaturer et s'éteindre, de même on a vu jadis la communauté périliciter et disparaître. Il serait insensé de prétendre ressusciter cette momie. Mais la communauté, comme élément intégrant de la composition qui se prépare et déjà s'effectue, doit avoir ses représentants et ses organes : et telle est, communistes, la raison de votre réapparition. Gardez-vous de prétendre autre chose : vous produiriez plus de mal que vous n'êtes appelés à faire de bien. — Ouvriers, travailleurs, hommes du peuple, qui que vous soyez, l'initiative de la réforme vous appartient. C'est vous qui accomplirez cette synthèse ou composition sociale, qui sera le chef-d'œuvre de la création; et vous seuls pouvez l'accomplir. Car tout ce qui sort du peuple est profondément synthétique; les philosophes seuls ont le talent de la marqueterie. Déjà vous avez compris que le caractère le plus saillant de notre réforme devait être le travail et l'industrie; et j'ai senti mon cœur frémir d'enthousiasme en écoutant la chanson faubourienne :

En avant! courage!
Marchons les premiers:
Du cœur à l'ouvrage,
Braves ouvriers!

Marchez, en chantant, à la conquête du nouveau monde,

gient d'un paupérisme dévorant? Et pourquoi n'a-t-on pas ajouté les *prisons*? — 3° Quant aux *collèges* et autres maisons d'éducation publique, il faut faire une distinction. Comme la communauté fut jadis le berceau du genre humain, ainsi l'enfant, détaché du sein de sa mère avec laquelle son existence restait d'abord confondue, doit, avant de mener une vie propre et d'être réputé homme, passer par une discipline de communauté. Mais à mesure que son éducation s'avance, le jeune homme tend à jouir de la plénitude de sa liberté avec une force irrésistible; aussi voit-on chez lui l'horreur du collège et du pensionnat croître en raison directe de l'âge. Le tort des communistes en ceci consiste donc à prolonger l'enfance du sujet jusqu'à la fin de sa carrière.

Il ne suffit pas de citer des faits, il faut savoir encore les apprécier.

race prédestinée; travaillez, instruisez-vous les uns les autres, braves ouvriers! Votre refrain est plus beau que celui de Rouget de l'Isle.

Et vous, hommes du pouvoir, magistrats en courroux, propriétaires poltrons, m'avez-vous enfin compris? Votre propriété est indéfendable; mais votre condition acquise, mais le bien-être de vos enfants et les avantages présents de vos familles, fondés sur un ordre de choses que vous n'avez point fait, sont inviolables et sacrés. Ne craignez rien pour vous ni pour vos jouissances: vos jouissances! il n'y a pas un communiste intelligent, pas un égalitaire digne de ce nom, qui en voulût pour les siens. Les voleurs et les pillards nous sont plus odieux qu'à vous-mêmes, propriétaires enrichis de nos sueurs: ce que nous demandons n'est donc pas votre abaissement, mais le moyen de vous élever; c'est l'ordre, le travail, l'éducation et le pain. Votre rôle aujourd'hui, sachez-le bien, est celui d'*émancipateurs du peuple*; vos biens sont les nôtres qui vous ont été remis en tutelle, vos fils sont nos frères que vous dotez de notre légitime. Propriétaires! vos pupilles ont grandi; tous les jours l'idée de leurs droits brille plus ardente à leurs yeux éclairés: tremblez qu'ils ne se déclarent émancipés avant l'heure, et qu'une horrible vengeance ne vous fasse expier de trop longues hésitations. Les catastrophes ne sont désormais à craindre que de votre égoïsme et de votre ignorance, conservateurs obstinés: le peuple sait aujourd'hui que l'ordre ne peut être que le fruit d'un développement régulier et jamais interrompu. Car, dans la vie de la société, de même que dans la vie de l'individu, il n'y a pas d'interruption: l'interruption, c'est la mort! mais il n'y a pas non plus d'arrêt, parce que s'arrêter, pour elle c'est finir. N'espérez donc, ni par concessions ni par raisonnements, nous faire revenir de ce que vous appelez *fanatisme* et *chimères*, et qui n'est que le sentiment de nos justes droits: l'enthousiasme qui nous possède, l'enthousiasme de l'égalité, est inconnu de vous. C'est une ivresse plus

forte que le vin, plus pénétrante que l'amour, passion ou fureur divine, que le délire des Léonidas, des saint Bernard et des Michel-Ange n'égalait jamais. N'écoutez pas les sophistes qui vous rassurent: n'attendez rien de vos tribunaux; ne méprisez point notre pauvreté désarmée; ne comptez ni sur votre or, ni sur le nombre de vos bataillons, ni sur le secours de vos alliés: car, comme le torrent qui gronde, comme la foudre qui dévore, comme la grêle qui tue, ainsi passe la colère du peuple. Ne provoquez pas surtout les éclats de notre désespoir, parce que, quand vos soldats et vos gendarmes réussiraient à nous opprimer, vous ne tiendriez pas devant notre dernière ressource. Ce n'est ni le régicide, ni l'assassinat, ni l'empoisonnement, ni l'incendie, ni le refus du travail, ni l'émigration, ni l'insurrection, ni le suicide: c'est quelque chose de plus terrible que tout cela et de plus efficace, quelque chose qui s'est vu, mais qui ne se peut dire.

Je vous remercie, monsieur le rédacteur, des termes honorables dans lesquels vous vous êtes exprimé plusieurs fois sur mon compte, et je regrette vivement de ne pouvoir y répondre par une opinion plus favorable sur Fourier. Six semaines entières j'ai été le captif de ce bizarre génie; et toutes les fois que j'y songe encore, il me fait rire et m'épouvante. Mais l'habitude que je me suis faite de ne m'arrêter jamais à un système tant qu'il m'en reste d'autres à explorer, me délivra bientôt de cette fascination que les hommes à idée fixe et à volonté forte exercent sur ceux qui les lisent ou qui les écoutent, et je ne doute pas que la même chose vous fût arrivée à vous-même, monsieur le rédacteur, si, au lieu de vous livrer à une propagande prématurée, vous eussiez poursuivi vos études et laissé à votre enthousiasme le temps de se refroidir. Oh! que ne donnerais-je pas pour me rencontrer avec vous sous le même drapeau, combattant pour la même cause! Je vous suivrais de loin comme mon chef et mon guide; vous m'encourageriez de la voix et du regard; et

si les propriétaires regimbaient encore, vous verriez ce que votre compatriote sait faire.

Je souhaite, monsieur le rédacteur, qu'en voyant votre théorie tous les jours plus fortement ébranlée, vous ne désespériez pas de cette science que vous avez tant aimée, et à laquelle vous avez fait de si grands sacrifices. Et d'ailleurs, ne vivons-nous pas dans un siècle où tout doit se remettre en question, afin que rien ne soit cru désormais, qui ne soit démontré? Aveugle est celui qui se scandalise de nos disputes! Il faut des hommes pour l'attaque et des hommes pour la défense: celui qui prétendrait faire tout à lui seul ne découvrirait rien. Votre rôle, monsieur le rédacteur, est de poser des problèmes: c'est pour cela que vous êtes fouriériste; le mien est de faire des comparaisons et de tirer des conséquences: c'est ainsi que je suis devenu égalitaire.

Défendez toujours, jusqu'à preuve définitive du contraire, votre hypothèse; c'est votre droit: celui qui n'a jamais rien cru hypothétiquement n'a rien appris. Mais n'oubliez pas que si l'hypothèse est la méthode universelle d'invention, la démonstration de la vérité, dans nos pauvres sciences humaines, n'est le plus souvent que l'élimination de l'erreur.

Je suis, monsieur le rédacteur, avec toute la considération que méritent vos talents et votre caractère,

Votre dévoué serviteur,

P.-J. PROUDHON.

Besançon, 1^{er} janvier 1842.

IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET C^e, SUCCESSIONS DE FAIN ET THUNOT,
28, rue Racine, près de l'Odéon.

LA

RÉVOLUTION SOCIALE.

BIBLIOTECA
FACULTAD DE DERECHO Y CIENCIAS SOCIALES
U. A. N. L.